

CITP  
Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Série « Documents » n° 1.3C

---

Semaine internationale  
d'études sur la catéchèse dans  
les pays de mission.  
Eichstätt, 21-28 juillet 1960

Joël MOLINARIO et Henri DERROITTE (éd.)

Publié sur le site : [www.pastoralis.org](http://www.pastoralis.org) en janvier 2012



*DEUXIÈME PARTIE*

LE RENOUVEAU  
DES MÉTHODES CATÉCHÉTIQUES

Dr Clément TILMANN, de l'Oratoire.

Léopold DENIS, s. j.

Dr Joseph GOLDBRUNNER.

Rapport supplémentaire : Sœur M. HERMINE, o. p.

L'ÉVOLUTION  
DE LA MÉTHODE CATÉCHÉTIQUE  
DU POINT DE VUE MISSIONNAIRE

par le Dr C. TILMANN,  
de l'Oratoire (Munich)

La situation actuelle est telle, tant sur le plan national que sur celui de la mission — et cela dans le monde entier — que nous ne pouvons plus nous contenter des méthodes habituelles en ce qui concerne l'annonce de la foi et la catéchèse. Nous devons au contraire être attentifs à ce que la tradition et le temps présent nous offrent de meilleur.

Essayons, dans cette perspective, de nous faire une idée d'ensemble de l'évolution de la méthode catéchétique en nous attachant surtout à son aspect missionnaire.

Ce qu'est la prédication missionnaire, nous le voyons en regardant la façon dont Jésus enseignait. Il commence sa « catéchèse » par ces paroles : « Le royaume de Dieu est proche; convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Marc, 1, 15). Il annonce ainsi, comme un héraut, quelque chose de nouveau et

d'inouï qui renverse la situation des hommes, les oblige à convertir leurs pensées, à se décider, à devenir autre et à vivre et agir d'une manière nouvelle. L'homme tout entier doit être saisi et transformé jusque dans les racines de son être, sauvé du péché pour finalement renaître en Dieu, par le moyen de l'évangélisation, et par la souveraineté royale de Dieu. C'est pourquoi saint Paul dit en parlant de son évangélisation : « C'est moi qui vous ai engendrés par l'Évangile » (1 Co., 4, 15).

Au cours d'une telle évangélisation l'homme entend la parole de Dieu. Dieu le touche par la parole du prédicateur ou du catéchiste qu'il lui envoie, et lui « ouvre » le cœur par sa grâce intérieure (Actes, 16, 14). Il ne s'agit pas ici d'abord d'une science objective que l'auditeur posséderait ensuite comme sa propriété. C'est Dieu qui appelle l'auditeur à son royaume. C'est une évangélisation qui le saisit et par laquelle Dieu le prend comme sa propriété à lui. Dans de telles conditions la catéchèse devient missionnaire.

Certes, la catéchèse est aussi une *doctrine* qui, telle la doctrine de l'Église, explique et explicite la Bonne Nouvelle et la limite contre les erreurs. Mais ceci est une seconde étape qui suppose nécessairement la première. Sans cela on enlèverait à la vérité divine son caractère d'« Évangile du salut » (Éph., 1, 13). En outre, la vraie catéchèse demeure toujours missionnaire, même lorsqu'elle explique en enseignant, en ce sens qu'elle vient de la « missio » du Christ et de l'Église; elle est témoignage de foi, se fonde sur la foi vivante du catéchiste, enrichit la foi des auditeurs et approfondit leur amour. De même le résultat de la doctrine n'est pas en premier lieu acquisition d'une

science, mais glorification de Dieu, action de grâce, foi, charité, joie, soumission à Dieu et à son commandement, vie avec lui. La valeur de la catéchèse dépend donc de la profondeur d'enracinement dans la vie de l'homme de la Parole de Dieu, de sa vérité et de sa grâce; elle dépend aussi de la manière dont l'homme répond et dont il va vers Dieu, dont il s'assimile au Christ. C'est cela qui fait son caractère missionnaire. En second lieu seulement sa valeur dépend de la mesure d'appropriation, l'intelligence et la mémoire des connaissances susceptibles de vérification. Nous allons considérer neuf phases successives dans le développement de la catéchèse.

#### 1<sup>re</sup> phase. — *La catéchèse des premiers chrétiens.*

L'activité catéchétique consistait, dans les premiers siècles chrétiens, surtout en la préparation au baptême et en une liturgie vivante, proche du peuple. Les deux étaient missionnaires. *Dans la préparation au baptême* on ne cherchait pas en premier lieu à transmettre des connaissances mais d'abord à former des chrétiens. On prenait soin de donner un enseignement solide, mais on ne demandait que peu de connaissances apprises par cœur. La voie la plus excellente pour l'éducation des chrétiens était la *célébration commune du service liturgique* auquel les fidèles participaient activement, avec ensemble et en comprenant ce qui se célébrait. Les formes de la liturgie étaient immédiatement compréhensibles, la langue dont on se servait était la langue maternelle. Le service divin de la parole était une catéchèse et une

mission permanente auprès du peuple : par la lecture de la Parole divine, par l'homélie et les diverses formes d'oraison qu'on entendait tantôt comme une prière de l'officiant, tantôt comme un appel du peuple, tantôt comme un chant méditatif. Dans la célébration de l'eucharistie, le mystère central de la foi était annoncé dans la communauté comme présent dans le culte à la célébration duquel tous participaient activement. C'était tout à la fois la réalisation de l'action de grâces et l'abandon à Dieu, l'union de chacun avec le Christ et ses membres entre eux. Toute la célébration se passait dans une ambiance de charité. La liturgie était tout à la fois l'expression de la vie et l'école religieuse du peuple chrétien réuni. Sa puissance formatrice était immense. Ainsi la catéchèse des premiers chrétiens constituait-elle un point culminant du travail catéchétique de l'Église.

2<sup>e</sup> phase. — *La catéchèse au Moyen Age.*

La catéchèse descendit de ce point culminant jusqu'au Moyen Age. Le puissant effet catéchétique de la liturgie était très gêné par le fait que la forme devenait étrangère et surtout la langue incompréhensible. La liturgie devenait l'affaire du clergé, le peuple regardait de loin l'action sacrée qu'il comprenait peu. Une catéchèse proprement dite pour les enfants n'existait pas. La préparation des enfants à la confession et à la communion demeurait l'affaire des parents. Pour l'instruction du peuple on se servait du sermon du dimanche, on apprenait le *Notre Père*, le *Credo*, et plus tard d'autres *formules catéchétiques*.

On se servait aussi de l'art chrétien et, vers la fin du Moyen Age, des livres de confession et d'édification. Mais le plus décisif était la *vie en communauté* imprégnée par la foi. On apprenait la foi comme on apprend la langue maternelle, comme un élément de vie, sans instruction. Le peuple était en contact avec cette loi de l'Église au service divin quoiqu'il le comprît peu, puis dans les fêtes de l'Église et dans les coutumes religieuses d'une grande variété. Il s'agissait davantage de s'habituer à croire que de connaître ou de pénétrer la Révélation divine. Au moment de la Réforme les effets de cette carence se manifestèrent dans le domaine de la liturgie, de la communication de la Parole de Dieu contenue dans la Bible et dans celui de la catéchèse. *La vraie compréhension des vérités de la foi manquait*. Le peuple avait une foi pratique mais qui manquait de profondeur spirituelle et de netteté sur des points importants.

3<sup>e</sup> phase. — *Après le Concile de Trente.*

Au Concile de Trente la catéchèse reçut une nouvelle impulsion. Le concile rendit obligatoire pour l'église paroissiale la catéchèse dominicale des enfants. Mais cette mesure ne fut que partiellement appliquée. C'est alors qu'on éditait des *livres de catéchisme* qui résumaient brièvement les doctrines et la foi catholiques en les limitant contre les innovateurs. Le *livre* commença à dominer dans la catéchèse. La puissance du rayonnement religieux de la communauté, par contre, passait au second plan : voici un fait qui apportait de sérieux désavantages. La *méthode* était *sans*

*art*, une simple *explication de texte*. Le catéchiste disait ou lisait d'abord à haute voix les questions et les réponses. Puis il analysait le sens littéral en le périphrasant et en l'illustrant si possible par des exemples. A la fin il faisait une exhortation ou donnait un conseil pratique. L'accent était surtout mis sur le travail de la mémoire et le questionnaire. D'où une certaine mécanisation inévitable. Il n'en sortait guère de rayonnement.

4<sup>e</sup> phase. — *La catéchèse dans l'École commune obligatoire.*

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'école commune obligatoire fut instituée par l'État. L'instruction religieuse devint matière de cours. C'est ainsi qu'on pouvait atteindre *tous* les enfants et surtout dans le cadre stable d'un *règlement scolaire*, et l'on avait du *temps* pour l'instruction religieuse. A côté de ces avantages il y avait pourtant aussi de sérieux *désavantages* : la foi était enseignée dans le cadre laïc d'une école d'État obligatoire. La religion était matière de cours. L'accent se trouvait déplacé de la foi et de la vie vers l'enseignement et l'acquisition de connaissances.

La catéchèse est restée sous l'influence de cette laïcisation jusqu'à nos jours. Son contenu a été fortement marqué par les erreurs de l'époque du rationalisme et de l'*Aufklärung* qui s'efforçaient de supprimer les vérités de la Révélation en faveur d'une religion de la raison, et de faire de la religion la servante utile de la morale. Il reste cependant que l'effort fait pour tenir compte du caractère particulier des enfants,

et pour étudier les vérités d'une façon méthodique par des questions, fut précieux du point de vue pédagogique.

5<sup>e</sup> phase. — *Le catéchisme de Deharbe.*

Si nous le comparons aux manuels de l'*Aufklärung* qui le plus souvent affadissaient la foi dans un sens naturaliste, le catéchisme de Deharbe, paru en 1847, se distinguait par le fait qu'il renouait avec la tradition et présentait la doctrine catholique de manière théologiquement concrète, claire et complète. Il devint en Allemagne le catéchisme dominant et exerça son influence dans le monde entier. Son défaut, qui eut des répercussions dans la catéchèse jusqu'à nos jours, consiste en ceci : c'est une *théologie scientifique en miniature*. Il s'adresse à la raison et à la mémoire, sans égard à la psychologie de l'enfant et sans présenter la foi comme digne d'être aimée et vécue. Il a entraîné des générations de catéchistes du monde entier à se servir d'une méthode non missionnaire d'explication sèche des textes, et d'un « faire-apprendre-par-cœur » ennuyeux, erreur qui s'est souvent infiltrée jusque dans la catéchèse de la mission *ad extra*. La valeur de la Bible dans l'enseignement y serait seulement considérée selon l'enseignement moral qu'elle donne.

6<sup>e</sup> phase. — *Méthode de Munich.*

Au début de notre siècle, le catéchiste Heinrich Stieglitz fit l'expérience dans sa paroisse du faubourg

München-Giesing, paroisse « socialement » exposée, qu'il n'avait plus de véritable succès auprès de ses enfants dont la foi était compromise. La déficience missionnaire de la catéchèse fut reconnue. A la recherche d'une solution, son attention se dirigea simultanément vers les expériences de l'enseignement laïc et ses degrés successifs. Il caractérisa l'ancienne méthode qui enseigne d'abord le texte du catéchisme et l'explique ensuite, d' « attentat contre la puissance de l'intelligence humaine ». La scolastique enseigne : « *omnis cognitio incipit a sensu* ». « Voir, penser, agir » : Aristote reconnaissait déjà ces trois étapes, valables pour toutes connaissances et donc aussi pour l'enseignement. C'est pourquoi Stieglitz voulait qu'on emploie la méthode de Munich pour toute catéchèse. Il s'agissait de commencer la leçon par un *récit imagé* dans lequel la vérité à enseigner est contenue. A partir de là, la *vérité* devait être développée par l'explication et la réflexion. Et finalement, il fallait, à partir de cette vérité, *diriger vers l'action*. En plus de ces trois degrés, il y en avait encore deux autres, secondaires, de sorte que le procédé normal de la catéchèse devait se présenter ainsi :

1° *Approche* ou prise de contact en vue d'éveiller l'attention des enfants en fonction d'un but.

2° *Présentation* du récit.

3° *Étude* de l'objet du récit.

4° *Résumé* des connaissances acquises.

5° *Application* de la vérité à la vie.

Chaque leçon de catéchisme devrait, autant que possible, comporter un *récit*, et ainsi former une unité méthodique et intelligible.

Cette construction ne devra pourtant pas être forcée. On peut même, selon l'objet et les circonstances, *faire jouer ces éléments de structure* avec souplesse. La présentation du récit peut servir aussi de prise de contact. Elle peut également se faire en plusieurs parties et l'étude peut directement suivre chacune de ces parties. Certaines matières ne seront précédées que d'une question d'un vif intérêt parce qu'elles ne demandent pas d'histoire. D'autres fois, l'explication suivra tout de suite l'étude et ainsi on terminera avec le résumé. En traitant des questions de morale, l'étude et l'application seront parfois simultanées. Il faut toujours garder la trilogie « voir, juger, agir ». L'objet d'une *catéchèse biblique* est principalement une histoire biblique. C'est pourquoi une histoire librement choisie est superflue. La *présentation* du récit biblique est suivie de *l'étude* de son contenu révélé et de sa signification vitale. L'action de Dieu et la réponse de l'homme seront approfondies et rendues fécondes dans *l'application*. Nous voici encore devant la trilogie, « voir, penser, agir », fondamentale pour toute catéchèse, même d'adultes.

7<sup>e</sup> phase. — *La méthode de travail.*

Plus l'incroyance gagnait en extension et en influence dans les familles, plus les catéchistes se trouvaient devant une tâche missionnaire, plus alors une question les pressait : qu'est-ce qui touche les enfants intérieurement ? Comment faut-il enseigner pour que par notre enseignement la vie des enfants reçoive une orientation pour leur avenir ? Cette question mission-

naire qui, jusqu'à nos jours, est un stimulant constant pour le développement de la catéchèse, a trouvé une nouvelle réponse grâce au *principe de travail* de l'enseignement laïc. L'enfant apprend non seulement en entendant et en parlant, mais tout particulièrement en faisant. A la parole il faut joindre l'action. L'enfant doit, de la passivité, parvenir à l'activité; c'est alors que l'impression demeure. L'enfant sera touché plus en profondeur. Au surplus chaque enfant veut chercher, découvrir et acquérir des connaissances par sa propre initiative. C'est pourquoi il ne faudrait pas exclure, supprimer ou paralyser cette activité comme on l'a fait jusqu'à présent, mais l'encourager pendant l'instruction. C'est ainsi qu'on a commencé à utiliser le plus possible les connaissances et les observations des enfants au cours des conversations de l'instruction. On fit, de plus, dessiner les enfants et on leur demanda de tenir un cahier dans lequel ils résumaient les résultats de la leçon, souvent avec des images de leur cru.

Le livre de *catéchisme* aussi commença à prendre en considération l'activité des enfants. Ainsi parurent dans le catéchisme, en France d'abord, des *questions sans réponses*, auxquelles les enfants devaient répondre en racontant par eux-mêmes ce qu'ils venaient d'entendre. Parurent aussi des *devoirs* qui initiaient les enfants à de multiples activités : à réfléchir, collectionner, faire des recherches, s'informer, observer, juger et ensuite à s'exprimer par des dessins, en fabriquant de petits objets (Basteln), en racontant ou en formulant des prières. Ces devoirs étaient exécutés ou à la maison ou à l'école, soit avant, soit après l'instruction, par un élève ou deux ou par tout un groupe. Nous retrouvons dans ces devoirs les cinq degrés de

la méthode de Munich : ils peuvent servir soit comme introduction, comme moyen de présenter ou d'expliquer la matière, soit comme moyen de l'étudier, de la résumer et de l'appliquer à la vie. Ceci donna une forte impulsion à la méthode de Munich.

8<sup>e</sup> phase. — *La formation religieuse de toute la personne.*

L'activité des enfants n'était pas seulement insérée dans le processus de l'instruction, car il ne fallait pas qu'ils emportent seulement des connaissances objectives : il fallait qu'ils deviennent chrétiens, il fallait les initier à la vie morale et religieuse. Ce que l'on avait appris il fallait le réaliser *hic et nunc*.

C'est ainsi qu'on en vint à prendre davantage conscience de l'importance de la *méthode active* comme élément de la catéchèse. L'exercice et la réalisation pratique ne devaient pas seulement se limiter à la leçon de catéchisme, mais imprimer une orientation générale à la vie quotidienne de l'enfant. On prenait par exemple la *résolution* de faire une collecte pour le baptême d'un enfant païen dans un pays de mission. Pour *l'éducation morale* et la *formation de la conscience*, on posait des problèmes en demandant non seulement une solution licite, mais la meilleure solution au sens chrétien. La réponse devait être donnée oralement ou par écrit ou par un *jeu scénique*. La classe et l'école mêmes devenaient le lieu où l'on passait à l'acte, où l'on pratiquait l'amour du prochain et où l'on s'exerçait à agir en équipe, selon l'esprit du Christ. Ainsi les maîtres créaient-ils avec leurs

enfants un *milieu* chrétien que les familles et l'entourage leur offraient de moins en moins. Cette formation du caractère par le milieu fut particulièrement importante en France où, le jeudi, les enfants des écoles de l'État n'allant pas en classe, ce jour-là, ils passent leur matinée entière dans une salle paroissiale, et là, dans une sorte de mélodie très variée, faite de leçons et de prières, de jeux et de chants, de fêtes occasionnelles et d'œuvres de charité, d'assistance à la messe également, ils vivent dans une atmosphère religieuse dont ils reçoivent une formation. En France parurent aussi des livres de catéchisme adaptés aux divers milieux sociaux des enfants. Sur le plan *religieux* comme sur le plan moral, la leçon de catéchisme devenait le lieu de mise en pratique. Dans la proposition du sujet déjà, et dans le dialogue avec les enfants, on visait l'approfondissement religieux. On cherchait, de plus, une *formation* systématique à la *prière*, en faisant passer de l'expérience personnelle à la prière et en développant les diverses formes et possibilités qui entraînaient les enfants à la prière pendant la catéchèse et jusque dans leur vie quotidienne.

Et la catéchèse a encore évolué, atteignant la profondeur de la personne elle-même, et l'intime de sa vie proprement religieuse. L'enfant est capable d'être profondément touché. C'est ainsi que le catéchiste — et ceci nous amène déjà au temps présent — peut *conduire l'enfant à la méditation*, à la contemplation de la vérité entendue. Il peut éveiller sa faculté de compatir, lui apprendre à se mettre dans la situation des autres, à réagir par la prière soit lors d'un récit émouvant soit en regardant un tableau ou en se

remémorant les circonstances d'un événement les yeux fermés, soit encore au cours d'un exercice de piété conduit d'une façon plus dramatique (« *in dramatisierter Kinderandacht* »), ou d'un jeu scénique. L'enfant est capable de s'offrir spontanément pour le service du Royaume de Dieu. Aussi la catéchèse développe-t-elle chez les enfants le *sens apostolique* et les initie-t-elle *au dialogue avec des personnes de mentalité différente*, dialogue au cours duquel on parle aux autres non pas en termes de catéchisme, mais en leur communiquant des connaissances vécues.

L'enfant est capable de monter vers la sainteté. Il fallait donc que la catéchèse assumât le domaine de *l'ascèse de l'enfant* et celui de la *pratique d'un amour vivant de Dieu* qui conduit les enfants à la joie de Dieu et leur ouvre l'horizon de la sainteté à laquelle Dieu nous a tous appelés.

Toute l'évolution de la catéchèse des enfants pendant ces soixante dernières années — cela vaut aussi *mutatis mutandis* pour la catéchèse des adultes en pays de mission — n'est pas une sorte de *raffinement méthodique*. Elle n'est pas quelque chose qui va de soi, qui correspond à la nature de l'enfant, mais qui, à l'heure actuelle, sous l'impression d'un tournant de l'histoire est monté à la surface de la conscience. Les enfants sont maintenant touchés, éveillés et conduits à la vie dans toute l'étendue et toute la profondeur des facultés que Dieu leur a données. La catéchèse a choisi ce qu'il y avait de meilleur dans le catéchuménat des premiers chrétiens, dans l'ambiance de foi du Moyen Age ainsi que dans les méthodes d'enseignement moderne, pour essayer de l'assumer dans sa propre méthode.

Au cours de cette évolution la catéchèse fit une double découverte. D'une part elle reconnut les *limites* que lui imposait le cadre de l'école et, d'autre part, elle découvrit en dehors de la famille chrétienne, une nouvelle puissance, en réalité très antique, la *liturgie*. Par elle la catéchèse se voyait confirmée, voire dépassée sous bien des rapports, et c'est pourquoi elle y trouva son complément essentiel. La liturgie n'est pas un enseignement mais une célébration sacrée. Elle n'est pas théorie mais vie, mise en pratique. Elle n'est pas seulement l'œuvre des hommes, mais avant tout celle de Dieu. C'est lorsque le catéchiste s'applique à faire ressortir au maximum tout le sens de la célébration de la messe qu'elle devient compréhensible, pleine de variété et d'expériences personnelles, et que les participants se sentent attirés par la sainte Action. Une célébration de ce type correspond à la psychologie des enfants comme à celle des adultes. Quelle joie de découvrir de plus en plus à quel point la liturgie, surtout dans ses formes primitives, est un chef-d'œuvre catéchétique! D'innombrables catéchistes ont un désir intense de voir l'office divin de l'Église déployer de plus en plus toute la puissance catéchétique qu'elle manifestait à l'origine.

9<sup>e</sup> phase. — *Le renouveau évangélique.*

Plus les catéchistes s'efforçaient de remplir leur tâche missionnaire auprès des enfants et de la jeunesse, plus ils se rendaient compte que l'essentiel de la catéchèse n'était pas sa méthode, mais son *contenu* : la Bonne Nouvelle. Et la voilà qui se trouve prise

dans un autre grand courant de renouveau ayant son origine en dehors d'elle. Ceci vaut également pour la catéchèse des adultes dans les pays de mission.

A. Dans les années qui suivirent la première guerre mondiale on s'intéressa d'une façon toute nouvelle à la *Sainte Écriture*. Lorsque nous, jeunes étudiants, nous lisions le Nouveau Testament, nous étions frappés d'y trouver un monde nouveau de paroles, d'énoncés, d'exigences que nous n'avions jamais rencontrés dans l'instruction religieuse. Quelles richesses ne se cachaient-elles pas sous les expressions Bonne Nouvelle, royaume de Dieu, re-né, créature nouvelle engendrée par la parole de vérité! Il y était question d'une économie nouvelle que Dieu réalise (Éph., 1, 10), d'un mystère caché depuis l'origine, mais maintenant révélé par l'Église (Éph., 3, 9 s.). Il y avait des passages comme ceux-ci : tous les trésors de sagesse et de connaissance sont cachés dans le Christ (Col., 2, 3); tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu (Rom., 8, 14); l'Esprit-Saint en nous crie « Abba, Père! » (Gal., 4, 6); nous sommes transformés de gloire en gloire en l'image du Christ (2 Co., 3, 18); la rédemption ne sera achevée qu'au dernier jour (Luc, 21, 28); un ciel nouveau et une terre nouvelle viendront (Apoc., 21, 1). Quelle vie; quelle puissance dans cette annonce! Quelles merveilles à découvrir! Quel frémissement dans les paroles de saint Paul! « La vie à mes yeux ne vaut pas la peine qu'on en parle, pourvu que j'achève ma course et que j'accomplisse la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus de rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu » (Actes, 20, 24). La langue de

l'ancien catéchisme était claire mais sèche, sobre, avec des notions distinctes. Ce qui était un dans la vie se trouvait séparé par l'agencement des notions. Nous n'y avons pas rencontré la réalité vivante dans sa puissance qui touche le cœur, saisit et enthousiasme.

B. L'intérêt pour la Sainte Écriture et pour la liturgie aboutit après la première guerre mondiale à un important mouvement de *renouveau liturgique et religieux*. Tandis que l'intensité de la foi diminuait parmi les masses populaires, de nouvelles sources de foi jaillissaient au sein même de l'Église. Ce fait doit avoir des conséquences pour la catéchèse. Si par exemple l'exégèse et la théologie biblique affirment que « toute l'annonce du Nouveau Testament tend vers le Royaume de Dieu à venir », et si d'autre part cette vérité ne figure d'aucune façon dans l'ancien catéchisme, il faudra que la catéchèse et les livres de catéchisme s'efforcent de combler cette lacune. Il s'agissait pour nous qui étions tirés de notre sommeil et mis devant une nouvelle situation missionnaire, exposés aux terreurs des nuits de bombardement dans les abris et des dévastations de l'après-guerre, de faire fructifier des réserves immenses pour la catéchèse, contenues dans la Parole biblique. Voici ce qu'il nous semble que l'on doit exiger de la catéchèse :

1) La catéchèse ne doit pas être d'abord une explication de formules, mais la communication aux enfants d'une réalité sacrée.

2) Cette réalité n'est pas une collection de faits isolés mais un *organisme* vivant dont le Christ est le centre. Toutes les vérités ont rapport à lui et forment

un tout vivant. Elles ne peuvent être présentées objectivement en dehors de cette relation du Christ.

3) Cet organisme n'est pas seulement une réalité statique mais, en premier lieu, un *événement* que Dieu a inauguré, dont le centre vital est constitué par la vie, la mort et la Résurrection du Christ dans le rayonnement duquel nous nous trouvons et qui, en vertu de son dynamisme interne, nous entraîne vers sa fin victorieuse.

4) Cet événement n'est pas seulement digne d'être connu, mais c'est l'événement dont dépend *notre salut*. C'est une question de salut, de vie éternelle ou de mort éternelle.

5) Dieu a donc choisi comme *forme* de révélation non pas des doctrines communément admises, mais un événement visible et saisissant qu'il provoqua et ensuite fit proclamer. Le centre de l'événement du salut est le Christ « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (Col., 2, 3). *Il faut que la catéchèse se rallie à cette forme de révélation*, en annonçant l'événement du salut et en en déduisant la doctrine du salut et ses exigences pour les mettre dans le cœur de l'enfant. Il faut que la méthode de la catéchèse corresponde à la méthode de Dieu. Dieu est le meilleur catéchiste.

6) Vue de l'extérieur la catéchèse semble être un enseignement. Mais dans son essence elle est infiniment plus. Tandis que le catéchiste parle, *le Christ agit*. Lui, le Seigneur de l'Église, touche par son Esprit-Saint le cœur des enfants afin qu'ils viennent à la foi et à l'amour (Actes, 16, 14) pour être sauvés.

C. Tandis que *l'enseignement biblique* traite de

l'événement du salut et de l'histoire sainte dans leur teneur historique concrète, la *catéchèse catéchistique* qui se rapprochait de la Bible obligeait le catéchiste à repenser la matière dans son *ordre interne* au cours d'un travail théologique minutieux. L'essentiel c'est le but : le royaume de Dieu. Le Christ est le médiateur et le centre, l'espace vital de l'Église. L'action centrale de la réalisation du salut est la célébration eucharistique. L'atmosphère qui doit y régner et le fruit qui doit en sortir, c'est la charité. La base de l'édifice doit être l'événement du salut tel qu'il s'est accompli dans la vie, la mort et la glorification du Christ, tel qu'il est communiqué au monde par l'Église, tel enfin qu'il doit pénétrer dans notre vie. Mais les *différentes questions traitées* seraient à repenser. Par exemple : la *doctrine de Dieu* ne doit pas partir de la notion de Dieu. On ne va pas de l'abstrait au concret des qualités divines. Dieu s'est révélé surtout par son action. Nous devons donc conduire les enfants, de l'action qui révèle Dieu, à *son être*. En ce qui concerne la *doctrine du Christ* il faut le considérer dans son action d'annonciateur de la Bonne Nouvelle, comme modèle et comme maître. De même faut-il rappeler, en en soulignant la portée, ce que la résurrection signifie pour notre salut, et l'action de Celui qui trône au Ciel, prêt à revenir vers les siens ? *La vie chrétienne* est la réponse à l'action de Dieu. C'est pourquoi il ne faut pas la déduire avant tout des Dix Commandements. Il faut au contraire prendre en considération toutes les vérités de foi et la présenter expressément sous sa forme plénière de vie d'enfants de Dieu rachetés.

Ainsi la catéchèse déploiera-t-elle une puissance

immense, dynamique, capable de toucher le cœur. On peut maintenant se faire une meilleure idée de la façon dont le Dieu vivant s'est révélé, de ses desseins de salut et même de son action salvifique présente. Le courant de renouveau, à partir de la matière à enseigner, s'est uni de façon stable à un autre courant : celui du renouveau de la méthode, pour former avec lui un tout indestructible. Voilà ce qui a donné le renouveau catéchétique que nous avons vécu pendant ces dix dernières années.

La méthode catéchétique actuelle moissonne les fruits d'une expérience de près de deux mille années. Au temps présent elle emprunte une théologie orientée vers les questions du salut, des expériences didactiques et la psychologie de l'enfant. Au début du siècle : la minutie méthodique. A l'époque post-tridentine : la catéchèse pour *tous* les enfants et le livre, le catéchisme. Au Moyen Age : le sens du milieu et les formules catéchétiques. Aux premiers siècles : l'esprit du catéchuménat et de la liturgie vivante. A l'origine : l'œuvre de Dieu et sa Parole qu'il nous a donnée dans le catéchiste de tous les catéchistes : Jésus-Christ Notre Seigneur.

## II

AVANTAGES ET DIFFICULTÉS  
DES MÉTHODES MODERNES EN PAYS  
DE MISSION

par le R. P. Léopold DENIS, s. j.,  
directeur du Centre documentaire catéchétique,  
Mayidi (Congo ex-belge)

*Avantages des méthodes modernes en pays de mission.*

L'application de ces idées et de ces méthodes en pays de mission se révèle singulièrement fructueuse et opportune. Les membres du dynamique Institut de Pastorale de Manille l'ont bien montré dans leurs livres et dans leurs articles en ce qui concerne surtout les pays asiatiques. Nous voudrions le montrer en ce qui touche plus particulièrement l'Afrique centrale où nous résidons depuis vingt-sept ans.

*Initiation.*

L'Africain des pays où nous vivons n'a pas appris sa religion d'une manière théorique. C'est par les rites

célébrés dans le cercle familial ou clanique que l'enfant s'initie insensiblement aux croyances ancestrales; c'est le soir autour du feu qu'il apprend à connaître, dans des récits concrets et des causeries imagées, Dieu « qui nous a faits avec nos ongles et nos doigts » (proverbe des Bakongo), les esprits qui interviennent si souvent dans les affaires humaines, le « village des ancêtres » où ils seront accueillis après la mort... C'est aux fêtes de naissance, de mariage, au cours des longues cérémonies funéraires, pendant les palabres interminables, qu'il apprend des « anciens » les maximes religieuses et morales de son peuple. Très vite, il sait ce que c'est que d'être initié à des mystères, « passer de la vie à la mort », prendre un nom nouveau, preuve et symbole d'une existence nouvelle.

On voit par là combien il est opportun de présenter le christianisme à l'Africain non pas comme un enseignement technique qu'on donne uniquement à l'école — comme celui des mathématiques ou de la géographie — mais comme une initiation religieuse, comme l'entrée dans un groupe, comme la participation à une vie nouvelle, supérieure, qu'on partage avec d'autres. Il est dès lors souhaitable — pour donner un exemple concret — de ne pas séparer l'instruction religieuse de nos catéchumènes de la liturgie et de la vie. Il faut que cette instruction, comme aux premiers temps de l'Église, soit étroitement unie à la prière commune, aux chants, aux genuflexions, aux jeûnes, aux veilles, aux exorcismes. Elle devrait se faire par étapes, marquées comme autrefois par des cérémonies : imposition du signe de la croix, abjuration des erreurs païennes, renoncement solennel aux rites superstitieux, récitation du symbole, etc.

*Au mystère du Christ.*

L'initiation chrétienne, avons-nous dit, se présente comme une initiation au mystère du Christ, comme la joyeuse acceptation de la Bonne Nouvelle qui a retenti jadis à Bethléem : « Voici que je vous annonce une grande joie... un Sauveur vous est né qui est le Christ Seigneur » (Luc, 2, 10-11).

Rien n'apparaît plus en harmonie avec la mentalité de beaucoup de peuples païens des pays sous-développés que cette présentation concrète et optimiste du christianisme. L'idée d'un thaumaturge sauveur répond à une tendance profonde de leur être. Ils ont un immense désir d'être « sauvés », d'être délivrés des terreurs magiques, d'arriver à un âge d'or merveilleux. Le succès des sectes qui promettent aux Africains la délivrance des « sortilèges », qui leur annoncent la « résurrection des ancêtres » en est la manifestation évidente. Aussi la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ, Sauveur du monde, qui commande en maître aux éléments, à la maladie, à la mort, qui promet une vie nouvelle, les attire-t-elle fortement quand elle leur est présentée d'une manière vivante, enthousiaste, pleine d'admiration et d'amour.

*Par la Bible.*

On a dit que l'homme de la Bible a « le don d'assimiler, la faculté de conter, le sens du passé et de la continuité, le soin d'enseigner et de communiquer, le

souci communautaire, le goût du symbole et du mystère<sup>1</sup> ». On peut en dire autant de l'Africain.

Lui aussi témoigne d'un véritable génie assimilateur. En moins de cent ans, il a appris des Européens une foule de choses dans tous les domaines et s'est initié dans une large mesure à la civilisation occidentale. Lui aussi aime à conter. Le soir, autour du feu, il rapporte avec de grands gestes et une mimique expressive, les fables et les légendes de sa tribu ou les événements du jour. Lui aussi s'intéresse à l'histoire et aux traditions de son peuple : il les conserve jalousement et les transmet avec fidélité dans des récits ou des proverbes qui passent de père en fils, d'oncle à neveu, d'anciens à plus jeunes, où il retrouve avec plaisir la psychologie des gens de sa tribu. Lui aussi aime les formules qui frappent l'imagination et les images vives qui évoquent les idées qui lui sont chères. Lui aussi aime le mystère comme le montre son goût des sectes secrètes avec leur rituel compliqué.

Comme l'homme de la Bible, l'Africain a naturellement le sens du sacré. Toute sa vie est pénétrée de religion. Il se sent dépendant de l'invisible jusqu'en ses moindres actions. Il ne cherche pas, comme l'Européen, à déterminer de façon précise ce que nous appelons les « causes secondes ». Il remonte d'instinct aux causes profondes, cachées, qui se situent dans l'au-delà. Comme l'homme de la Bible attribue la stérilité de Sara à Yahvé, ainsi l'Africain attribuera l'infécondité de la femme à l'influence néfaste des esprits avant de penser aux causes naturelles médicales.

1. Cf. GELIN, *L'âme d'Israël dans le Livre*, chap. VIII, *L'Homme biblique*, pp. 110 ss.

Sa conception de la vie est le fruit d'expériences concrètes transmises par les ancêtres; elle n'est pas le résultat de recherches intellectuelles systématiques. Elle s'exprime — comme celle de l'homme de la Bible — dans des proverbes savoureux, dans des apologues aux personnages traditionnels, dans des règles de droit et des coutumes propres à la tribu...

Comme l'homme de l'Ancien Testament, l'Africain sait déjà — avant que ne lui soit transmis officiellement le message du Christ — que Dieu est le maître de la vie et de la mort, qu'il est créateur de toutes choses, qu'il voit tout, qu'il sait tout. « Vous, soleil qu'on ne peut regarder fixement, vous force de vie glorifiée par nos chefs de clan<sup>2</sup> », disent les Baluba en s'adressant à Dieu aux jours de détresse. « O toi qui as créé le ciel et la terre, aide-moi qui suis ton serviteur<sup>3</sup> », s'écrie le Bubi de Fernando Poo. « O toi qui mesures la vie des hommes, — prie le Wafita du Tanganyika — tu connais toutes choses. Moi, je ne suis qu'un ver rampant qui marche grâce à toi<sup>4</sup>. » « Dieu me voit », affirme le Mukongo, en levant la main droite, par manière de serment, exprimant ainsi l'omniscience divine.

Les prières de nos Africains — qu'ils adressent plus souvent aux Ancêtres qu'à Dieu lui-même — ne sont pas sans rappeler celles des Psaumes. Elles ne ressemblent point par contre à celles de nos manuels de

2. Cf. VAN CAENEGHEM, *La notion de Dieu chez les Baluba du Kasai*, Bruxelles, 1956.

3. MARTIN DEL MOLINO, *L'idée de Dieu chez les Bubis de Fernando Poo* dans R.C.A., 1956, p. 34.

4. ROBERT, *Croyances et coutumes magico-religieuses des Wafita païens*, Kipalapala, p. 38.

piété<sup>5</sup> qui souvent — tels, par exemple, nos actes de foi, d'espérance et de charité — sont des chefs-d'œuvre de composition logique, d'analyse et de clarté, contenant tout un résumé de théologie abstraite, mais ne parlent pas à l'imagination et n'excitent guère notre sensibilité. Celles du Sémite et de l'Africain, au contraire, mettent en branle toute une gamme de sentiments complexes qui se mêlent et s'enchevêtrent : colère, indignation, détresse, humilité, admiration, reconnaissance, joie, regrets. Elles s'expriment dans des adjurations pressantes jusqu'à la violence, en malédictions passionnées contre les ennemis et les méchants, en cris de joie, de reconnaissance, d'admiration, en formules apaisantes d'humilité, de regrets, de bonheur. Elles suggèrent les idées par quelque formule évocatrice plutôt qu'en les exprimant en termes précis. Elles se développent par le procédé d'association d'images ou de concepts plus que par déduction logique. Elles sont concrètes, vivantes, spontanées. Elles se traduisent par des chants qu'appuie le son des instruments. Elles sont mimées, clamées à haute voix avec gestes, et le corps entier y participe.

« La vie, a-t-on dit, c'est ce qui a le plus frappé la pensée des Israélites<sup>6</sup>. » C'est ce qui frappe aussi les Africains. Ils « croient à l'intervention directe de Dieu dans le mystère de la transmission de la vie<sup>7</sup> ». Ils croient surtout à l'intervention des forces de l'au-

5. Cf. PAUL BRUNNER, *La place des Psaumes dans le culte en missions*, dans *Pastorale liturgique et chrétienté missionnaire*, pp. 117-140 (surtout pp. 126-132).

6. PAUTREL, s. j., *L'homme de la Bible*.

7. X. SEUMOIS, p. b., *L'adaptation dans le culte*, 1, p. 70.

delà, en particulier des Ancêtres, dans toutes leurs activités vitales. Ce ne sont guère des contemplatifs, mais ils vivent en union étroite avec les rythmes de la nature. Les spectacles du monde extérieur ne les intéressent pas comme tels. Mais ils les captivent en tant qu'ils les sentent en rapport avec leur vie, constituant une aide ou un danger, — en tant aussi qu'ils leur servent de symboles dans leurs fables et leurs récits.

Comme il aime conter, l'Africain aime aussi entendre les fables et les histoires qu'il ne connaît pas, surtout quand elles font vivre devant ses yeux des personnages bien campés dont il n'a pas de peine à saisir la psychologie. Aussi écouterait-il avec un intérêt passionné la geste d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, l'histoire de Joseph, l'épopée du peuple hébreu dans le désert, le récit des malheurs de Job, les mésaventures du prophète Jonas, le merveilleux voyage du jeune Tobie, la parabole de l'enfant prodigue ou du pharisien et du publicain, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, — surtout si ces récits et ces apologues sont appuyés par l'image, le chant, la mise en scène.

Par ailleurs, les Noirs d'Afrique, « tout comme les Hébreux, sont des peuples d'agriculteurs et de pasteurs<sup>8</sup> ». Bien des passages de l'Ancien Testament, une foule de coutumes, d'images, d'expressions leurs rappellent le monde dans lequel ils se meuvent et qui, tout en ne manquant ni de sagesse, ni de qualités morales, réclame impérieusement les compléments et les corrections que seule peut lui donner la doctrine

8. X. SEUMOIS, p. b., *op. cit.*, p. 67.

de charité, d'humilité et de pureté prêchée par Notre Seigneur.

Indiquons au hasard quelques traits. Dans la Bible, comme dans beaucoup de tribus d'Afrique, la circoncision est en honneur et le terme d'incirconcis est un terme de mépris. L'alliance du sang se pratique dans certaines tribus africaines comme on la rencontre dans la Bible où elle joue un rôle primordial (« L'alliance »). Chez beaucoup de peuplades africaines, on a — ou on avait — recours à l'ordalie comme on y a recours parfois dans l'Ancien Testament (cf. Nombres, 5, 27-28). Les palabres de la Bible, les transactions commerciales ressemblent par l'atmosphère et par plus d'un trait à celles des Africains<sup>9</sup>. La polygamie est présente dans l'Ancien Testament comme en Afrique. Elle y apparaît avec les mêmes caractères essentiels. Elle est de part et d'autre signe de richesse, volonté de s'assurer une descendance nombreuse plus que d'ordinaires manifestations de la passion charnelle. Elle trahit souvent les mêmes déficiences et appelle le retour à la monogamie primitive enseignée par le Christ. La conception de la faute — où l'aspect matériel de celle-ci a une part trop considérable —, le lien entre la faute et le malheur (infirmité, maladie, etc.), la manière d'envisager la justice apparaissent semblables chez l'homme de l'Ancien Testament et chez l'Africain. Des deux côtés, on a fort besoin des perfectionnements et des approfondissements qu'apportent à cette mentalité religieuse la prédication des prophètes et surtout l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ.

9. Cf. M. DE COCKER, c. i. c. m., *Essai de parallélisme biblico-congolais dans Zaïre*, 1950, pp. 277-298.

*La liturgie.*

La liturgie, qui se sert abondamment de la Bible, est aussi un chemin excellent, et nécessaire, pour initier l'Africain à la religion du Christ.

La liturgie met naturellement en œuvre toutes les industries prônées par l'éducateur moderne : intuition, méthodes actives, enseignement par l'expérience, pédagogie des valeurs. Elle s'adresse à toute la personne : sensibilité, intelligence, volonté. Elle pratique une pédagogie bien apte à satisfaire l'Africain. Elle fait appel à tous ses sens, à son esprit, à son cœur. Les rites de l'Église attirent ses regards, frappent ses oreilles, enchantent son imagination qui aime les symboles et les signes.

L'Église invite l'Africain à prendre part aux cérémonies qui se déroulent, à être actif, à vivre sa vie chrétienne, par des gestes, des paroles et des chants. Or, l'Africain se plaît à mimer les événements par ses gestes. Il aime « avec passion la musique. Les cérémonies qui entourent le mariage, la naissance, la mort, la chasse, la guerre, sont faites de chants — chants de joie, de combat ou de deuil — que soutient le son des instruments. Les palabres elles-mêmes s'accompagnent de chants qui répètent et mettent en valeur les arguments des plaideurs<sup>10</sup> ».

Il aimera donc les messes solennelles, la liturgie pascale, les funérailles chrétiennes, la confirmation conférée par l'évêque. Il prendra plaisir à chanter les

10. Abbé IGNACE MBAMBU, *Le Catéchisme par le chant*, dans *R.C.A.*, 1953, p. 542.

psaumes dont la mélodie lui rappelle, par sa simplicité même, l'un des caractères de la musique africaine. Ainsi il priera, si l'on peut dire, la doctrine même qu'on lui enseigne. Le cycle liturgique annuel lui rendra sensible le mystère du Christ, l'économie du salut qu'il nous a rapportée. Il suscitera en son cœur des sentiments de reconnaissance et d'amour.

A la différence du catéchisme qui cesse d'être enseigné après quelques années, la liturgie l'accompagnera tout le long de sa vie, lui rappelant, grâce aux lectures et aux oraisons, tout l'enseignement qu'il a reçu.

*Difficultés.*

Nous venons d'esquisser quelques-uns des avantages que présente l'utilisation des méthodes modernes de catéchèse en terre africaine. Il nous reste à parler des difficultés qu'elles rencontrent.

Notre catéchèse doit être biblique. « La catéchèse historico-narrative est la voie la plus simple, la plus adaptée et la plus efficace pour une première initiation chrétienne<sup>11</sup>. »

C'est fort bien. Malheureusement, nous disent non sans raison les prêtres qui œuvrent en Afrique centrale, il y a ici une foule de langues (ou dialectes). Nous ne sommes arrivés que depuis quelque soixante-quinze ans. Il faut du temps pour en bien connaître ne fût-ce qu'une seule. La Bible, par ailleurs, n'est pas aisée à traduire et l'on ne peut traduire n'importe

11. P. HOFINGER, dans *Formation religieuse en Afrique noire*, p. 110.

comment le livre des livres. Même lorsqu'il nous arrive d'en traduire de façon satisfaisante quelques parties, nous n'obtenons pas sans peine la permission de les éditer, car ces éditions, à la diffusion fort réduite, coûtent cher. On ne fait pas ses frais et l'argent manque.

D'autre part, font-ils remarquer, la lecture individuelle de la Bible n'est pas sans danger pour nos catéchumènes et pour nos néophytes. L'Ancien Testament surtout, lu avec un cœur encore à demi païen, peut facilement devenir la source d'illusions funestes et de grossières erreurs. Le néophyte croit facilement y trouver la justification de sentiments, de coutumes, de façons de vivre condamnés par le christianisme : polygamie, pratiques superstitieuses, cruautés envers les ennemis, duplicité... Tout le monde sait que la lecture indiscreète des livres d'allure prophétique a favorisé l'écllosion de sectes religieuses exaltées qui, comme les gnostiques d'autrefois, font un abominable mélange d'éléments païens et chrétiens.

Ces difficultés sont réelles et nous ne pouvons les ignorer. Nous pensons qu'il n'est cependant pas impossible d'utiliser largement la Bible pour la catéchèse en Afrique centrale.

Commençons par traduire la Bible dans les langues africaines principales, dont l'aire est la plus étendue, qui nous paraissent avoir le plus d'avenir. Recourons à la charité d'œuvres européennes spécialisées pour nous aider à payer les frais de nos éditions.

Ne traduisons pas tout de suite toute la Bible, traduisons-en d'abord les parties les plus riches, les plus claires, les plus bienfaisantes. Faisons une anthologie biblique, dans le genre des *Pages bibliques* de Gre-

lot<sup>12</sup>. Illustrons-la sobrement. Ayons soin de remettre les textes dans leur cadre historique et géographique. Expliquons ce qui doit être expliqué. N'oublions jamais d'éclairer l'Ancien Testament par le Nouveau. Attachons-nous spécialement à ce dernier.

Ce sont surtout les grands séminaires d'Afrique qui doivent s'atteler à cette œuvre importante. Une collaboration des professeurs européens et des élèves africains peut porter en ce domaine les plus beaux fruits.

De plus, ne nous contentons pas de mettre des textes de la Bible entre les mains de nos enfants chrétiens des écoles, des catéchumènes, des chrétiens adultes. Expliquons-les de vive voix à la lumière des enseignements de l'Église. Servons-nous-en pour animer nos sermons et nos leçons de catéchisme où nous exposerons l'histoire du salut et où nous nous efforcerons d'approfondir la foi de nos chrétiens et de susciter leur espérance et leur amour en la providence paternelle de Dieu.

Le recours à la liturgie pour initier les Africains à la religion chrétienne présente aussi certaines difficultés.

Pour que la liturgie joue un rôle efficace dans l'initiation chrétienne, il faut qu'elle apparaisse vivante, qu'elle soit comprise et vécue par nos fidèles. Or il faut bien dire que la liturgie romaine « ne répond pas pleinement à la spontanéité africaine<sup>13</sup> ». Elle a presque toujours un caractère sobre, réservé qui correspond mal à l'exubérance des Noirs, à leur amour

12. GRELOT, *Pages bibliques*, Paris, Belin.

13. ROBERT SASTRE, *Des prêtres noirs s'interrogent*, p. 163.

du rythme et de la danse. De plus, elle se fait en latin. Les fidèles ne comprennent pas les mots qu'on dit et risquent de les considérer comme des formules magiques au lieu d'y voir la prière de l'Église maternelle, de s'en instruire et d'en vivre.

L'adaptation de la liturgie à l'Afrique est cependant œuvre délicate. Elle doit tenir compte de deux éléments :

Il y a dans les formules liturgiques certains éléments essentiels et universels qu'on ne peut toucher, parce que voulus par Dieu lui-même.

On ne peut ignorer que, depuis deux ou trois générations de chrétiens, on pratique dans la plus grande partie de l'Afrique la liturgie romaine, que beaucoup de chrétiens y sont habitués et semblent y tenir<sup>14</sup>.

A notre avis, une adaptation à la fois prudente et efficace pourra cependant se faire :

a. Grâce à un large usage de la langue vulgaire dans l'administration des sacrements et des sacramentaux ainsi que pour certaines parties de la messe. Les autorités romaines ont déjà accordé en cette matière de très amples facilités, encore faut-il que les prêtres en fassent usage et en tirent tout le profit possible pour la participation active des fidèles à la liturgie.

b. En ayant recours à une musique plus proche de l'âme africaine, faisant la part plus large au rythme.

c. Par l'introduction, avec les permissions nécessaires, de nouveaux sacramentaux et la création de paraliturgies s'inspirant des coutumes africaines et des gestes traditionnels.

14. Voir l'article de TARCOSI TSHIBANGU, *Une liturgie africaine*, dans *Eglise vivante*, 1960, pp. 116-124.

Reste une dernière difficulté. Les méthodes modernes ne sont pas encore assez familières au clergé qui travaille en territoire de mission. Les catéchistes laïcs ont rarement les qualités nécessaires à l'application de ces méthodes : une foi ardente, un zèle désintéressé, une connaissance approfondie de la doctrine chrétienne, une initiation pédagogique poussée.

Comment obvier à ces difficultés ?

Pour faire connaître les méthodes modernes aux prêtres qui travailleront un jour en pays de mission, un moyen s'impose : organiser, dans les scolasticats, des Instituts missionnaires et, dans les séminaires régionaux, un cours sérieux de catéchétique qui sera donné par un professeur bien au courant de la méthodologie religieuse et ayant une certaine pratique de l'enseignement du catéchisme.

Quant à mettre au courant des méthodes modernes les prêtres qui sont déjà dans l'apostolat, la manière la plus efficace nous paraît être : organiser dans les différents territoires ecclésiastiques des journées catéchétiques, bibliques, liturgiques. Des théologiens expérimentés y exposeraient les principes, les prêtres participants y discuteraient, sous l'autorité de l'Ordinaire, de l'application concrète de ces principes aux conditions locales du moment. La création de centres de pastorale dans les diocèses, des chroniques catéchétiques dans les revues destinées au clergé ne seraient pas sans utilité non plus.

Reste la question épineuse des catéchistes laïcs. Il faudrait qu'on se préoccupât davantage de leur formation, et qu'on soit attentif, à l'école normale, à

former tous les futurs instituteurs à l'esprit chrétien.

En ce qui concerne les catéchistes laïcs qui instruisent les catéchumènes adultes non écoliers, au lieu de faire de leurs fonctions une sorte de métier, ne pourrait-on les confier à des volontaires non rétribués qui, uniquement par générosité, par zèle, s'offriraient à les exercer ?

## III

LA MÉTHODE CATÉCHISTIQUE  
AU SERVICE DU KÉRYGME

par le Dr Joseph GOLDBRUNNER,  
professeur à l'Université de Berlin-Ouest

*Ce rapport déconcertera sans doute les lecteurs français. Il nous a semblé utile cependant de le leur présenter afin de garder à l'ensemble des actes de la semaine d'études d'Eichstätt son caractère international.*

*Sur le sens du mot kérygme (que nous n'avons pas « traduit » dans ce rapport) chez les théologiens allemands, voir notre Avant-propos. Sur « la méthode munichoise », se reporter à ce qui en est déjà dit dans le rapport d'ouverture du cardinal Gracias.*

Méthode catéchistique et kérygme sont comme deux sœurs dont les rapports dénotent toutes les possibilités de cette parenté : elles peuvent vivre en paix, elles peuvent se quereller, l'une peut opprimer l'autre, elles peuvent se séparer et aller chacune seule de son côté. Pourtant, elles ont besoin l'une de l'autre et elles devraient trouver leur juste rapport : l'une des sœurs,

la méthode catéchistique, devrait servir l'autre, le kérygme. Les conditions de ce service et leurs effets sur la méthode forment l'objet de cette conférence.

### I. LA MÉTHODE CATÉCHISTIQUE SANS LE KÉRYGME

Les rapports des deux sœurs ont déjà une histoire. Elles sont d'âges différents. Si nous considérons l'époque active du point de vue catéchistique (le vingtième siècle), la méthode catéchistique est la sœur aînée. Elle est née au moment où la psychologie imposa ses droits sur toutes les formes de la conduite de l'homme, l'enseignement compris, et également l'enseignement religieux. C'était l'heure du premier éveil catéchistique, l'heure de la question de la méthode catéchistique. Avant cette époque, l'enseignement religieux consistait principalement à apprendre mécaniquement par cœur les questions et réponses du catéchisme sous une contrainte plus ou moins grande. On peut bien dresser un jeune être au point de vue religieux, mais cela veut dire l'habituer à un comportement extérieur. Ce que l'on apprend par cœur sous la contrainte, par le dressage, ne touche pas notre nature intime; le résultat n'en est pas la vraie foi, mais un savoir stérile; la vie religieuse qui en résulte est simplement imitation, peut-être même par opportunisme, ou utilitarisme, mais non pas conviction intime : la vie religieuse ressemble à un vêtement dont on peut se défaire sans difficulté quand cela est utile ou dangereux.

Une vraie méthode d'enseignement religieux veut atteindre l'homme dans sa nature, elle veut le rendre religieux; sa religion ne doit pas rester une simple forme, mais sa vie même. C'est pourquoi elle ne doit pas consister simplement à instruire, mais à parler à l'âme. Elle est obligée de connaître celle-ci pour arriver

à éveiller son intérêt afin qu'elle s'empare de la matière d'enseignement, la comprenne, l'incorpore à sa vie qui en est en fin de compte modifiée.

Une telle méthode est plus digne de l'homme que le dressage, parce qu'elle éveille les dispositions, les aptitudes de l'être et laisse une place à sa libre adhésion. Elle est plus proche, plus à la mesure de la vie religieuse. Ainsi, la catéchèse s'empara de cette méthode qui est connue dans l'histoire de l'enseignement religieux sous le nom de méthode munichoise.

La *méthode munichoise* est une méthode psychologique. Elle nous enseigne la façon de parler avec l'homme, cela par une préparation de la matière à enseigner sous des points de vue psychologiques. Ainsi est-elle divisée en cinq degrés ou étapes : départ d'une idée connue, présentation, approfondissement, résumé, applications. Le but atteint est le suivant : les sujets enseignés ne sont pas seulement appris, mais encore compris, assimilés et intégrés. Ce n'est qu'à ce moment que leur application devient naturelle. Par cette méthode, l'enfant peut prendre contact avec la matière même et apprendre à vivre et à travailler avec elle. Cette tendance a pris de plus en plus d'importance : si je suis actif vis-à-vis de la matière enseignée, je la saisis mieux qu'à l'entendre uniquement. Le principe de l'école active se combine avec la méthode munichoise : apprendre en faisant.

La catéchèse appliqua cette méthode (qui provient de la pédagogie générale tout en étant stimulée par la psychologie) à son domaine, le catéchisme vieux style (questions-réponses), et réussit à le rendre plus vivant. Dans beaucoup de pays, la vie catéchistique connut son premier épanouissement. La *méthode* fut considérée comme la clé du cœur des enfants, elle triompha, fut affinée et perfectionnée surtout dans ses moyens techniques : discussion, dramatisation, dessins, photos, etc.

On l'appliqua aussi un peu mécaniquement à tous les

thèmes religieux et on s'estimait satisfait quand les enfants avaient beaucoup d'occupations. Les « activités » étouffaient souvent tout. Aussi est-on tenté de dire à cette surabondance de méthode, à cette grande sœur adulte : « Marthe, Marthe, vous vous agitez pour beaucoup de choses. »

Comment est-on arrivé à un tel mécanisme, à une telle marche à vide de la méthode catéchistique, à un tel glissement vers une activité, une agitation tout extérieures ? La méthode était juste au point de vue psychologique. Fallait-il chercher la faute dans la matière enseignée, le catéchisme ? Les méthodiciens commencèrent eux-mêmes à analyser la structure, forme et procédé du catéchisme. Ils trouvèrent : 1° qu'il n'était pas à la mesure des enfants, c'est-à-dire que sa structure n'était pas psychologiquement valable; 2° (et c'est là le plus grave) qu'il ne répondait ni à la matière à enseigner, ni à la façon d'enseigner de Jésus-Christ. Qu'il n'était pas un message, mais un manuel systématique. Le message veut faire surgir la vie, inviter, clamer. Tandis qu'un système veut donner un aperçu à ceux qui ont déjà la foi. Nos enfants sont donc plus proches du message que d'un système. Ainsi, on commença à se pencher sur le problème de la matière de l'enseignement religieux. Le mouvement catéchistique se prolongea dans une réflexion kérygmaticque. La sœur *méthode* appela vers elle sa sœur cadette, le *kérygme*.

## II. LE KÉRYGME

Lorsque le Christ s'adressa à Marthe, entièrement prise par ses occupations extérieures : « Marthe, tu t'occupes de trop de choses », il ajouta : « Une seule chose est nécessaire. » Ce qu'il voulait désigner est exactement ce que Marie faisait : « écouter parler du

Royaume de Dieu ». Ce vocable biblique résume entièrement le *kérygme*.

C'est là la chose nécessaire qui manque à la *méthode*, c'est là que se trouvent ses limites. On peut arriver à éveiller l'intérêt, l'activité, le zèle même des enfants, mais cela dégénère bien souvent en une agitation mécanique extérieure. Il semble, d'après l'intérêt éveillé par les méthodes psychologiques, qu'il y ait une soif d'autre chose que des dogmes du catéchisme usuel, même enseignés avec des méthodes excellentes. Le cœur de l'homme a soif de la vie, du message de Dieu, du Dieu vivant. La méthode seule est un vase qui demande à être rempli, rempli par quelque chose de nouveau : le *kérygme*.

Je voudrais faire comprendre par une comparaison la signification de la kérygmaticque — la proclamation du kérygme de la Bonne Nouvelle — pour l'enseignement catéchistique. Une jeune fille travaille au foyer à contre-cœur, indolente et lente. La mère malade observe tristement l'activité sans joie de sa fille. On sonne. Le facteur apporte une lettre. La jeune fille la lit et sa mère est stupéfaite de la métamorphose subite de sa fille. Elle travaille pleine de joie et d'entrain, en chantant, et l'ouvrage se fait rapidement. Elle est comme transformée, elle est devenue une autre. Que contenait la lettre ? Son fiancé annonce sa venue dans huit jours. Cette *nouvelle*, ce *message d'un événement futur* agit dans le présent. Le message a le pouvoir de transformer l'être de la jeune fille.

Cet exemple montre que l'événement — un message est transmis — est un composé de plusieurs éléments : le messenger, le message en tant que Bonne Nouvelle, celui qui l'accueille, l'action du message, l'expéditeur du message. Tous ces éléments forment une unité et montrent, par la comparaison, ce qu'un enseignement religieux peut accomplir quand méthode et kérygme coopèrent la main dans la main, la méthode étant au service du kérygme.

La foi — le fruit recherché de l'enseignement religieux — est bien l'accueil du message et l'action de celui-ci sur toute la vie. Le message ne doit pas être appris par cœur, mais doit saisir l'être tout entier et le transformer peu à peu en un « homme nouveau ». Le message se réalise. C'est la conversion, un long processus auquel l'enseignement religieux ne peut contribuer que *dans la mesure où kérygme et juste méthode se joignent*. Ensemble, nous allons examiner les différents éléments : le message, celui qui le reçoit, la transformation, celui qui l'envoie, le messenger.

Dieu et l'homme, Grâce et Nature, agissent de concert dans chaque élément. La grâce est déterminante, mais ne peut remplacer notre action humaine; il en est de même pour la catéchèse.

### III. LE KÉRYGME ET LA MÉTHODE

#### 1. *Le message.*

Le message que nous devons transmettre en tant que catéchistes est au cœur de notre catéchèse. La méthode pourrait s'emparer de ce message, et, par exemple, distribuer des livres aux élèves chargés de trouver et de rassembler les passages de l'Écriture, voulant ainsi stimuler leur esprit et leur indépendance. Cette méthode est sûrement excellente pour les matières ordinaires (par exemple, l'enseignement de la géographie, où l'élève cherchera dans son atlas les fleuves et les villes), mais, appliquée telle quelle à la catéchèse, c'est la méthode qui violente sa jeune sœur, le kérygme. Un message ne peut pas être découvert seul. Ce serait dissoudre son caractère de message. La méthode doit être à son service, doit lui être subordonnée. Le message du salut, une révélation divine, ne peut être trouvé par l'homme tout

seul : il doit être d'abord proclamé, annoncé, transmis. La méthode ne doit pas toucher à ce caractère du message. Ainsi le catéchiste doit l'annoncer avec autorité, comme Parole de Dieu, en tant que chargé de sa transmission.

*La forme de cet enseignement* peut être le récit d'un événement de l'histoire du salut. Savoir raconter, ne pas se perdre dans un récit subjectif, parler dans l'esprit de l'Écriture — si possible avec les paroles de l'Écriture —, voilà une des qualités les plus importantes du catéchiste. Il est très bon de montrer, au point culminant du récit, une image qui représente l'essence du message; il est préférable de n'en montrer qu'une et non plusieurs.

Par exemple, le catéchiste raconte le procès de Jésus, comment le Seigneur fut flagellé, raillé, couronné d'épines. Le Fils de Dieu est méconnaissable, un homme de souffrance, comme nous. Et pourtant, il dit : « Je suis le Fils de Dieu. Je suis Roi. » Si nous pouvions le voir ainsi? (A cet endroit, on montre l'*Ecce Homo* de Seewald. Une urgente nécessité d'images vraiment artistiques, exactes au point de vue biblique et convaincantes, existe. Les images de Seewald sont relativement les meilleures, mais les grands formats parus ne représentent pas toujours les événements kérygmatisés importants.)

Cet enseignement peut prendre la forme d'un récit, des sermons de Jésus, d'une parabole, de ses instructions, et aussi de l'enseignement de l'Église sur la vie chrétienne ou bien de la liturgie. Mais le caractère essentiel de cette méthode est que le message soit transmis d'une manière « autoritative », c'est-à-dire qu'il ne puisse être trouvé par soi-même, qu'il doive être annoncé, entendu. Cela doit se faire dans deux étapes logiques : présentation et approfondissement.

## 2. *Celui qui reçoit le message.*

Ce qui est transmis avec autorité s'adresse aux hommes de tous âges. Les enfants de notre catéchèse en font partie. Ces petits hommes ne sont pas encore tout à fait en possession de la faculté d'un libre jugement, mais ils ne doivent quand même pas être traités comme des subordonnés qui auraient à apprendre sans autre forme, par cœur, ce qu'ils ont entendu. Le message divin, surtout, adressé aux enfants, doit être transmis dignement.

Le message divin doit faire plus. Le message veut voir les âmes se tourner vers lui, toutes les forces de l'âme; la bonne méthode est celle qui sait ouvrir l'âme des enfants, gagner leur cœur, le réchauffer, éveiller leur intérêt pour le message. Nous ne pouvons pas entrer sans façons dans une maison comme le fait le facteur, qui remet tout simplement la lettre. Il n'est pas absolument dans la nature actuelle des choses que tous les hommes s'intéressent au message de Dieu. Cela vaut également pour nos écoliers. Nous savons que nous touchons ici au mystère du péché originel et de la grâce.

Nous aussi, en tant que messagers de Dieu, nous avons la mission et le devoir de gagner le cœur des enfants. Cela se fait par la première étape logique, le « départ » d'une idée ou d'une chose connue ou vécue par l'enfant. Ainsi peut-on le préparer à recevoir le message. Également dans l'étape « approfondissement ». Un exemple sur la leçon de la victoire du Christ va nous le montrer.

*Départ* : vous savez ce que c'est que d'être ennemis. Ceux qui sont ennemis se battent souvent longtemps. Quelles sont les possibilités pour que cela prenne fin ? — Que l'un soit vainqueur et l'autre tué. Ou qu'il y ait réconciliation, ou armistice ?

On part d'une situation générale, typiquement humaine, que chacun connaît, où chacun a une expérience humaine et où chacun est intéressé.

*La présentation* : regardez maintenant cette image (*Ecce Homo*). Ici on a combattu également. On ne peut pas voir l'un des combattants, Satan. L'autre, c'est le Christ. Cela a-t-il l'air d'un armistice, d'une réconciliation ? Non, c'est une défaite (dessin).

*Approfondissement* : quand cela a-t-il commencé ? Lorsque Dieu le Père dit : « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. » Depuis, c'était la guerre, et lorsque le Christ est venu, c'était le point culminant. Qui va être vainqueur ? Le Christ ou son ennemi, l'assassin des hommes, dès le commencement ? Nous voyons bien les armes de Satan, douleur, souffrances, railleries, déshonneur, enfin, crucifixion et mort. Le Christ est mort après trois heures de suspension sur la croix. Qui a vaincu ? — Satan : il a détruit le Christ. Celui-ci ne peut plus agir, ne peut plus enseigner, plus faire de miracles, personne ne veut plus croire en lui. Mais Dieu le Père a dit autre chose sur la fin de cette hostilité : « Quelqu'un t'écrasera la tête, serpent, Satan ! » Satan serait alors vaincu. N'avons-nous pas attendu cela du Christ ? Comment peut-il vaincre maintenant ? Nous regardons une autre image (le Christ apparaissant aux Apôtres, de nouveau vivant, ressuscité. Une nouvelle possibilité, une nouvelle invention de Dieu, transfigurée. — Dessin).

Arrêtons-nous ici, et réfléchissons sur la méthode : le point de départ est une situation humaine qui a été vécue par tous et qui est comprise par tous et parle de l'« hostilité ». Cette situation générale doit éveiller l'intérêt. C'est à elle que la vie de Jésus est mesurée jusqu'à son impasse, impasse selon notre jugement humain. C'est contre cette situation que le message de

la victoire et de la Résurrection est proclamé, un message surnaturel, une Révélation divine.

Les étapes « départ » et « approfondissement » ont préparé l'âme à recevoir la nouveauté, la nouvelle possibilité, le message de la joie chrétienne. La grâce et le libre consentement se rencontrent.

Départ, présentation, approfondissement : étapes logiques, dont le sens est de libérer les forces et les profondeurs humaines pour les confronter avec la Révélation. La nature humaine dans son ensemble se met en mouvement avec prise de position vis-à-vis de l' « hostilité contre Jésus ». L'intelligence y prend part, mais elle n'est qu'une des dispositions de l'enfant, qui se tourne vers la Résurrection et s'interroge.

Quel en est l'avantage ? Ne suffit-il pas de transmettre les articles de la foi et de les faire apprendre par cœur dans l'obéissance ? La méthode ne pourrait-elle pas se limiter à cela ? C'est là le fond du problème : kérygme et méthode. « On essaye » signifie plus qu'un enseignement. Le message doit bien être compris et confié à la mémoire, mais son véritable but est plus loin : la rencontre de la réalité *humaine* avec la réalité du message *divin*. Les deux réalités doivent se pénétrer, afin que se réalise le message dans la vie. La méthode doit servir cette réalisation. Méthode et kérygme doivent se combiner dans la *réalisation*. La méthode contribue à réaliser, « to realize » disait le cardinal Newman. Les deux sœurs : kérygme et méthode, rendent ensemble possible sa réalisation dans la vie : dans une vie de la foi.

Il n'y a qu'un seul cas où la méthode doit influer sur le kérygme d'une manière déterminante : c'est la crainte que l'enfant ne soit pas assez mûr pour le kérygme. Naturellement, on peut déverser sur l'enfant le catéchisme tout entier; s'il est obéissant, il l'apprendra tout entier par cœur. Mais il ne le comprendra pas dans son ensemble, parce qu'il n'a pas encore le sens du temps,

de l'espace et de l'Histoire; il réunit les faits isolés comme les parcelles d'une mosaïque.

Ce qui peut dépasser l'enfant, ce sont les descriptions des souffrances que l'âme enfantine ne peut concevoir; ou bien l'instruction du baptême donnée par la comparaison de saint Paul : « Nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême dans la mort » (Rom., 6, 4-5), alors que l'enfant n'a encore aucune idée de la mort (l'enfant comprendra bien mieux l'image de la re-naissance); ou bien les sermons de la Montagne qui dépassent singulièrement l'expérience humaine des enfants; ou le dogme de la Trinité que certains catéchismes s'obstinent à expliciter longuement aux enfants.

Si le risque est que le message transmis à l'enfant soit pareil à un moteur d'avion pour une automobile, que l'on parle à l'enfant du cosmos alors que son expérience ne dépasse pas la famille, l'école et la paroisse, il faut que la méthode pose un filtre devant le kérygme, en forme de programme qui tient compte du développement de l'enfant. Cela veut dire que, par exemple, les petites classes travaillent sur l'Histoire Sainte et l'année liturgique, et non pas le catéchisme.

### 3. Effets du message.

Lorsque nous avons parlé du message et de celui qui le reçoit, nous avons décrit l'action conjuguée du kérygme et de la méthode. Nous allons maintenant examiner l'action du message sur celui qui le reçoit. Le message doit modifier l'homme, provoquer un *metanoëin*, un « se dévêtir du vieil homme » et un « revêtir l'homme nouveau ».

Ce processus dure toute la vie, c'est ce qu'on appelle la conversion. Son fruit est la pleine et intime foi. L'enseignement religieux ne peut donc se limiter à l'école,

mais se prolonger à travers tous les âges de l'homme.

La catéchèse à l'école est également au service de l'application, autre étape logique. Le rapport entre « application » et « approfondissement » est le même qu'entre « message » et « réalisation ». Elle doit être une *mise en valeur* du message et non pas une quelconque pieuse morale tirée du message.

Admettons que le thème de la catéchèse soit la vie de la grâce (la grâce sanctifiante), et le but le sentiment joyeux du don que le Christ nous fait par le baptême. Admettons que le catéchiste fasse l'application suivante : « Nous allons tout de suite éveiller en nous une pleine contrition pour le cas où nous avons laissé perdre la vie de la grâce. » Une telle utilisation morale du message le détruit; il est dégradé à une simple formule de morale qui peut être apprise par cœur et qui engage l'enfant à être sage.

Si, par contre, la méthode est au service du kérygme, l'application contribuera à réaliser l'action du message. Par exemple : écouter vivre en soi-même, dans son cœur, la vie merveilleuse qu'on appelle vie de grâce, ou bien contempler une belle image du Ressuscité, dans laquelle la vie de grâce est devenue sensible, ou bien visiter des fonds baptismaux, et dessiner la belle robe du baptême et le cierge baptismal.

Toutes les applications, qu'elles soient prières, dessins, résolutions, ne deviennent actes mécaniques que si elles ne sont pas l'expression du message. Le plus grand danger de l'« application » c'est de vouloir dégager à tout prix une simple morale. Un autre danger est de se perdre dans des devoirs et travaux qui n'ont plus qu'un rapport plus ou moins lointain avec le message. Le kérygme sert le mieux la méthode quand toutes les étapes pédagogiques sont imprégnées par lui et fondues en une unité. L'« application » doit donc servir à réaliser le kérygme dans la vie du jeune catéchumène,

kérygme étroitement attaché au thème de la catéchèse et avec beaucoup de tact. Il faut donc que le message, donc que le catéchiste, réalise lui-même le kérygme dans sa propre vie; il faut que celui-ci connaisse par sa propre expérience la croissance délicate et sensible de la vie de foi et qu'il se garde de toute exigence morale excessive vis-à-vis des élèves. Là se pose le problème du catéchiste dont nous parlerons à la fin de la session.

#### 4. Le messager.

Pour bien transmettre le message, il faut que le catéchiste le connaisse et aime celui qui l'a chargé de le transmettre, c'est-à-dire Dieu le Père, et son Fils; il doit être un prisme qui s'allume et brille de tous ses feux lorsqu'il est traversé par le rayon de joie du message. Mais il doit aussi pouvoir le transmettre suivant les règles de l'art, en se servant adroitement d'une méthode irréprochable. Sa foi — non seulement son savoir, mais sa vie de foi suscitée par le kérygme et la pleine possession de l'art catéchistique, — doit constituer une unité en lui.

C'est alors qu'il verra sa parole portée par la foi acquérir le pouvoir d'engendrer une nouvelle vie de foi. Il devient le médium de la grâce. La vie de la foi ne peut s'acheter, être enseignée, apprise, mais elle est engendrée par le Saint-Esprit dans l'eau, par Dieu, dans l'Église.

#### 5. L'expéditeur du message.

C'est l'Église, l'évêque qui ont donné directement la mission de transmettre le message, mais c'est la Personne divine du Christ qui se tient derrière eux. Il est toujours

et partout présent dans son message; ce qui veut dire qu'il est le centre du kérygme et que tous les détails sont tournés vers lui. La prédication catéchistique ne s'arrêtera pas à un enseignement purement dogmatique quand elle est animée par le kérygme, mais elle créera des liaisons vivantes avec le Christ.

#### IV. UN EXEMPLE

Ces rapports entre kérygme et méthode peuvent être concrétisés dans un exemple qui traite de la notion si difficile de la vie de la grâce. Cette notion doit être transmise en tant que message avec une clarté exemplaire et en liaison directe avec le Christ.

*Départ du connu.* Vous connaissez tous les inégalités et les différences de la « vie ». La plante est vivante, le poisson, l'oiseau et le chien vivent. Nous les hommes, nous avons une vie supérieure, mais est-ce vraiment la vie la plus haute, la plus sublime? Les hommes ne rêvent-ils pas souvent d'une vie encore plus élevée? Car la nôtre a d'effroyables limites : souffrances, dangers, et enfin mort. Beaucoup de médecins s'appliquent à améliorer notre vie, mais ils n'arrivent qu'à la prolonger pour être finalement quand même vaincus par la mort. Y a-t-il donc une vie meilleure, supérieure, plus parfaite? Comment serait-elle? Deux images que nous connaissons bien nous aideront à comprendre.

*Présentation* (les deux images *Ecce Homo*, et apparition du Ressuscité) : ces deux images représentent ce qui s'est passé véritablement : Jésus, peu avant sa mort, et trois jours après sa mort. Il est de nouveau vivant. Il est le même qu'avant, mais maintenant, sa vie est autre. Regardez l'étonnement des Apôtres à la vue de cette nouvelle vie.

*Approfondissement* : nous allons comparer et grouper les qualités de ces deux vies :

Souffrance	Joie
Faiblesse	Transfiguration
Danger	Sécurité
Mort	Immortalité
<hr/>	
vie humaine comme la nôtre	Résurrection : vie de grâce, c'est une création nouvelle

Cette vie de résurrection est une vie supérieure à la nôtre. Elle a des pouvoirs merveilleux, que jamais homme n'a possédés. Si seulement nous pouvions l'acquérir! Ici vient le message : le Christ nous fait vraiment don de cette vie. Il a dit : « Je suis venu en ce monde pour que vous ayez la vie, et que vous l'ayez en abondance » (Jn, 10, 10). Il prend une étincelle de sa merveilleuse vie de Ressuscité, un rayon plein de forces de vie que nous voyons en lui, et les plonge dans le cœur de ses chrétiens. Ce don, c'est la grâce, c'est pourquoi nous l'appelons la vie de la grâce. C'est ce que nous avons de plus précieux dans notre cœur, ce rayon de lumière, ce pouvoir de résurrection, cette vie nouvelle, cette vie de grâce. Elle vit et agit en nous imperceptiblement, augmente jusqu'au dernier jour où toutes les forces de vie de Jésus-Christ s'épanouissent en nous et nous transforment.

#### *Applications.*

1. Pour le moment, elle reste invisible, cachée en nous. Mais l'Église nous donne tous les ans un jeu sacré, qui nous permet de « voir ». Quand nous célébrons la Résurrection, le cierge pascal est porté dans les ténèbres de l'Église sombre, quand nous chantons au Christ

notre lumière : rendons grâces à Dieu, nous allumons nos petits cierges au cierge pascal; d'abord le prêtre, puis les servants, puis, au troisième chant, nous tous. Chacun tient un cierge dans la main, et chacun sait : cette flamme, cette lumière provient du cierge pascal, qui signifie le Ressuscité.

C'est exactement ainsi que le Christ nous a fait don de la vie de grâce avec ses pouvoirs de résurrection. C'est ainsi que nous appartenons l'un à l'autre, le Christ et le chrétien.

2. Nous dessinons le cierge pascal entouré de beaucoup de petits cierges et nous nous remémorons les qualités de la vie de grâce.

3. Comment allons-nous prier aujourd'hui pour finir ? Nous contemplons l'image du Ressuscité : Seigneur Jésus-Christ, vous avez la vie suprême, et vous nous avez fait don d'une parcelle de cette vie. Je sais à présent ce que c'est que d'être chrétien : avoir cette vie de grâce; je veux la préserver et rester digne d'elle. Ainsi soit-il.

Laissez-moi conclure : la méthode peut servir si toutes les étapes sont imprégnées du kérygme. La nature humaine bien préparée psychologiquement accueille le kérygme non pas comme un corps étranger, mais comme l'accomplissement révélé de la nature humaine. Kérygme et méthode sont intimement liés l'un à l'autre. Les deux sœurs marchent la main dans la main. Elles sont destinées l'une à l'autre. Leur origine est la même : le kérygme est la Parole de Dieu. La méthode correspond à la nature de la créature de Dieu : l'homme se tourne vers le message comme l'oreille vers la parole.